

Abbé Joseph PERRET
Curé de Luynes

LE CURÉ DE DRACHÉ

« Un pur de la Résistance »

DONNÉES TECHNIQUES

Fascicule de 15 pages, édité à compte d'auteur.
Date : décembre 1948.

AVERTISSEMENT

Le texte ci-après est une reprise littérale de l'original, excepté quelques corrections orthographiques.

DERNIÈRE MISE À JOUR : 10 SEPTEMBRE 2007

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>Lui... Pourquoi ?</i>	3
2	<i>Pas d'auréole.</i>	5
3	<i>Sur les routes.</i>	6
4	<i>Entr'acte.</i>	6
5	<i>Libéré.</i>	7
6	<i>La ligne de démarcation.</i>	7
7	<i>La guerre secrète.</i>	9
8	<i>Trahi.</i>	11
9	<i>L'arrestation.</i>	12
10	<i>La mort.</i>	12
11	<i>Son message.</i>	13

Depuis longtemps déjà, la famille et les amis de l'abbé Péan souhaitaient une notice qui fixerait le souvenir de ses exploits et de son attirante personnalité.

Les documents qui m'ont été transmis, les témoignages que, successeur de l'abbé à Draché, j'ai recueillis sur place, je les ai confiés à M. l'abbé Joseph Perret, présentement curé de Luynes et chargé de cours à l'Université Catholique d'Angers. Ne semblait-il pas qualifié pour retracer l'activité et le caractère de celui qui avait été, de longue date, pour lui un ami très cher ?

Au nom de la pauvre maman, restée si douloureusement et glorieusement seule, qu'il soit remercié d'avoir accepté cette tâche.

Il fallait faire court. De parti pris, bien des noms ont été écartés. Le lecteur ne trouvera pas ici une esquisse de la Résistance en Touraine, ni même dans la région de Draché. L'unique dessein a été d'évoquer l'héroïque figure du presque légendaire curé de Draché.

« Puisse, comme me l'écrivait l'abbé Perret, en m'envoyant son manuscrit, puisse ce témoignage d'une amitié fraternelle, ne pas trop décevoir ceux qui ont connu l'abbé Péan, qui l'admirent et qui l'aiment. »

Abbé A. Payon.

Un Pur !... L'Abbé Henri PÉAN

1 Lui... Pourquoi ?

L'abbé Péan n'est pas une exception. Nombreux furent en notre Touraine les héros et trop souvent, hélas ! les victimes de la Résistance. Alors, pourquoi le séparer de la masse de ses frères de courage et de souffrance ? Pourquoi, de préférence, exalter son activité et son sacrifice ? Pourquoi lui plutôt qu'un autre, plutôt que tant d'autres ? Cédons-nous à l'amitié ? Non ! et moins encore au cléricisme. Ce n'est pas parce que Henri Péan fut notre ami, ni parce qu'il était prêtre, que ces pages ont été écrites mais parce que, sans aucun doute, il fut, en notre région, parmi les combattants de la guerre secrète, l'un des plus grands, l'un des plus purs.

Grand, qui donc un peu au courant de son action, voudrait le contester ? Voici sa citation à l'ordre de l'armée en date du 14 janvier 1948 :

« Engagé au réseau **Vengeance** en mars 1943, organise dix groupes francs, et met sur pied une équipe de parachutages. Nommé en septembre 1943 responsable départemental de l'Indre-et-Loire, organise le recrutement et le groupement des éléments du réseau. Arrêté en février 1944, torturé à la prison de Tours où il meurt à la suite des sévices subis. »

Ces lignes sont loin de nous donner une idée complète de l'activité de l'abbé Péan.

En outre du réseau Vengeance, il était affilié aux réseaux : Libération-Nord, Marie-Claire, Marie-Odile et au groupe Jade-Amicol de l'état-major interallié. Dès sa libération en 1941, il a pratiqué sans arrêt, avec un dévouement admirable, une capacité peu commune de travail, la résistance sous toutes ses formes : évasion de prisonniers, passages clandestins de la ligne de démarcation, service de renseignements, hébergement d'agents secrets, rapatriement

d'aviateurs alliés, fabrication de fausses cartes, camouflage des réfractaires du S.T.O., parachutages, etc. Trois années sur les routes, de jour et de nuit, par tous les temps, souvent 30 kilomètres à pied ou 100 kilomètres en vélo, trois années de fatigues inouïes et de continuelles alertes, 2.000 personnes, au moins, secourues, 46 parachutages, tout cela, et bien d'autres exploits que nous ignorons, ne saurait-il lui confier un titre spécial à notre admiration ?



Photo extraite de *Mon village sous la botte*, d'André Goupille, son ami et son compagnon d'arme à Vengeance

Mais plus encore peut-être que pour ses magnifiques états de service, l'abbé Péan mérite de vivre en notre souvenir comme le type même du Résistant, sous sa forme la plus pure. Plusieurs de ceux qui l'ont bien connu ont senti cela et certains de ses compagnons de lutte, dans des lettres que j'ai sous les yeux, avec plus ou moins de bonheur dans l'expression, ont essayé de le dire. « Avec lui il n'y avait que la France en jeu et il vous entraînait dans son enthousiasme et sa foi ». « Notre ami était parmi les très rares Français engagés dans la Résistance qui se sont dévoués à des idées, à une culture, à des principes de vie supérieure... Durant toute ma déportation je n'ai rencontré que quelques hommes qui lui ressemblaient, deux ou trois peut-être. La majorité des autres, dont je ne voudrais pour rien au monde minimiser le sacrifice, ont cédé à la passion partisane, à la discipline d'un parti... Péan était le plus pur entre les purs. »

À lui donc s'appliqueraient parfaitement ces lignes écrites pour un autre prêtre résistant, l'abbé Derry, décapité en 1943 à Cologne : « Parce qu'aujourd'hui quelques-uns essaient de jeter le discrédit sur le travail souterrain qui devait rendre à un peuple la liberté, tandis que d'autres cherchent à exploiter à des fins partisans le courage réel dont leurs amis et peut-être eux-mêmes ont fait preuve, il n'est pas superflu d'opposer à ces déformations tendancieuses l'attitude d'un prêtre de France, qui s'est engagé hardiment sur une route où il voyait la mort devant lui, sans la moindre arrière-pensée politique, ni le souci d'aucune propagande, mais dans un désintéressement absolu, avec une pureté parfaite, uniquement pour obéir à ce qu'il estimait son double devoir de chrétien et de Français. » Après tant de polémiques et de procès

passablement écœurants, c'est sans doute rendre à la Résistance un appréciable service et lui restituer beaucoup de sa noblesse que de mettre en lumière l'héroïque et pur sacrifice d'un abbé Péan.



Plaques du monument aux morts de Draché (au cimetière).
La photo de gauche a été travaillée pour une meilleure lisibilité du texte.

2 Pas d'auréole.

Travers touchant du biographe : s'enthousiasmer pour son héros et dans le portrait qu'il en trace omettre les ombres exigées. Je voudrais ne pas y succomber ni transformer notre ami en un saint de vitrail ni orner son front d'une auréole qu'il ne possédait pas et qu'il eût trouvée ridicule. Nous aimions bien l'abbé Péan mais nous étions sensibles à ses défauts. Il y avait deux abbés Péan dans le diocèse et nous avons trouvé commode en parlant du curé de Draché, pour le distinguer de son sage et calme homonyme, de dire Péan-le-Fou. Le mot pouvait sembler méchant : il n'était que taquin et un peu ironique. Il soulignait ce manque de mesure dans l'allure générale et les propos, le caractère un peu désordonné de l'existence, le goût du risque, cette pointe de fantaisie partout répandue, cette légère pointe d'extravagance, qui déparaient notre ami, gênaient parfois son action et son rayonnement, mais faisaient de lui une personnalité originale et, comme on dit, un type, amusant, sympathique et pour beaucoup, très séduisant. L'intéressé ne s'offusquait guère du surnom, le portait allègrement et n'était peut-être même pas fâché de soulever, un peu de remous dans le sillage de sa soutane. Généreux mais aventureux et indépendant, il était de ces recrues qui s'accommodent mal de la discipline rigide d'une unité régulière, ont des rapports souvent tendus avec l'autorité mais font merveille à l'intérieur d'un corps franc.

Il était né en 1901 dans le Blésois. La vie religieuse d'abord l'avait tenté : mais ne se trouvant pas dans sa voie, il avait quitté son couvent de Belgique et c'est ainsi qu'il vint terminer ses études de théologie au Grand Séminaire de Tours. Mince, de taille moyenne, le regard brillant derrière le lorgnon ou les lunettes d'écaille, l'air étonnamment jeune (et jusqu'à sa mort on se trompera facilement de dix ans sur son âge), la voix fortement timbrée, un peu d'accent blésois traînant sur les voyelles, rieur, remuant, légèrement paradoxal, un rien « bluffeur », tel il nous apparut alors. Sans témoigner d'une ferveur exceptionnelle ni d'un grand acharnement à l'étude, il fut parmi nous un bon séminariste. Il déconcertait quelque peu, prêtait à la critique, mais généralement il éveillait la sympathie et, dès son arrivée en Touraine, il rencontra chez ses confrères des amitiés qui ne se démentirent jamais. Au bout de quelques mois, ses études achevées, il fut ordonné prêtre en mai 1929 et envoyé comme vicaire à Langeais. Il n'y resta pas longtemps et, dès l'année suivante, il était nommé curé de Draché avec charge de desservir Maillé et La Celle-Saint-Avant.

3 Sur les routes.

On ne l'avait pas gâté. Trois paroisses, et qui ne passaient pas pour les plus chrétiennes du diocèse ! C'était en perspective beaucoup de travail et de fatigue, des allées et venues continuelles, épuisantes, la solitude, la pauvreté, le risque de se dévouer au milieu de l'indifférence. Il en eût fallu davantage pour abattre le nouveau curé. Sous une frêle apparence, il était d'une énergie rare et la vie, en lui, surabondait. À peine installé, on ne voit plus que lui sur les routes ! Il a une moto, une auto. Il conduit d'une main très sûre et plus encore téméraire. Rien ne l'arrête et remis d'un accident, il repart sans ralentir l'allure. Il ne craint pas l'ennui !... Son ministère, à lui seul, est absorbant, mais en marge que d'activités, que de courses.

L'abbé a la passion de rendre service ; à ses déplacements personnels fort nombreux s'ajoutent, plus nombreux, tous ceux qu'il accomplit par charité. Gai compagnon, on souhaite partout sa présence, on le harcèle d'invitations : repas d'amitié, joyeuses parties de pêche ou de chasse. Il ne sait pas refuser. Il ne sait pas non plus choisir ! Richement doué, trop de routes s'ouvrent devant lui ; il ne résiste pas à l'appel d'aucune ; sur toutes il fonce avec passion. Il est musicien, il chante bien et sans avoir beaucoup travaillé, il joue agréablement de l'harmonium et du piano. Très adroit de ses mains, il bricole en mécanique, mais il est fort sur le bois ; aidé de son père il lambrisse avec beaucoup de goût son salon et fabrique des bancs pour son église. Il est professeur : il donne des leçons. Et plus invraisemblable ! il trouve le temps d'étudier. Tour de force déconcertant pour qui connaît sa vie à Draché et sait ce que des besognes scolaires, à partir d'un certain âge, peuvent exiger d'assiduité, de patience, d'efforts rebutants et minutieux, lui qui n'avait pas suivi en France de classes régulières, il se met en tête de conquérir ses deux parties de baccalauréat et réussit dans son entreprise ! Ce succès ne le contente pas ; il aime le travail intellectuel ; il veut aller plus loin. Mais décidément, il ne sait pas choisir ! et, comme étudiant, il s'inscrit en même temps à la Faculté des Lettres et à la Faculté des Sciences de Poitiers. Malgré sa vie de plus en plus agitée, il obtiendra un certificat de Mathématiques générales et, au moment d'être mobilisé, il s'apprêtait à courir sa chance en Littérature française.

Dans cette activité fiévreuse et désordonnée, emportées par le tourbillon, les années furent rapides et, somme toute, heureuses. Au presbytère, un père et une mère également admirables, également tendres et indulgents, lui assurent le réconfort d'un vrai foyer. Les paroissiens l'estiment, lui témoignent affection et sympathie. Des amitiés, toujours plus nombreuses, lui viennent. Son renom s'étend et presque sa légende. Des visiteurs traversant sa paroisse le rencontrent par hasard ; on les retrouve enthousiasmés : « Vous connaissez le curé de Draché. Quel type, hein ! Quel chic type. »



Plaque à Draché (chevet de l'église).

4 Entr'acte.

Et c'est la guerre ! Rien ne change d'abord pour l'abbé Péan. Il n'a pas fait de service militaire : la mobilisation l'ignore. Mais en avril 1940, récupéré service armé, il est incorporé

comme artilleur à Nantes. Pendant quelques semaines il prépare les E.A.R. et, soudain, la débâcle arrive : comme tant d'autres il est saisi dans la grande rafle et le voilà prisonnier. Ce ne fut pas pour longtemps. Après quelques mois seulement de captivité, il est libéré comme malade.

5 Libéré.

Combien d'autres, relâchés ainsi que lui mais guéris par leur pitoyable aventure de leurs grands rêves d'héroïsme, ne songent qu'à jouir en paix de leur liberté et rétablir leur santé compromise. Lui n'est pas de ceux qui capitulent ; il ne se résigne ni à l'invasion, ni à la défaite. En lui, violente, impérieuse, a grandi une nouvelle passion M. Rabine, chef de gare à Châtellerault, qu'il a connu naguère à la gare de Port-de-Piles, le voit arriver, dès sa libération, au début de 1941, pour lui exprimer son désir de résister et de nuire à l'occupant par tous les moyens.

En attendant mieux, la situation de Draché, à proximité immédiate, en zone occupée, de la fameuse ligne de démarcation, lui offre l'occasion de s'opposer à l'Allemand en même temps que de secourir toutes sortes d'infortunes. Double tentation pour lui : il ne pouvait qu'y succomber. Ne l'oublions pas, en effet, l'abbé Péan n'est pas qu'un grand patriote, c'est un prêtre au cœur pitoyable et exceptionnellement généreux ; se dévouer pour les autres, leur venir en aide, leur faire plaisir, telle est sa grande joie. Dès l'abord, cela frappait et l'on était conquis par cette cordialité charmante et si vraie. Malgré sa pauvreté il était accueillant à l'extrême ; tous les ans, sur ses petites économies, il prélevait de quoi garnir sa cave afin de disposer de quelques bonnes bouteilles pour ses visiteurs et je suis sûr qu'il se privait pour être en mesure de les mieux recevoir. Lui, qui dans son milieu ecclésiastique fut assez sévèrement jugé, n'eut jamais contre qui que ce soit une parole d'amertume ou d'hostilité ; il ne disait de mal de personne. Lui demander un service c'était presque l'obliger ; au moindre appel il accourait et dépensait, sans compter, son temps, ses forces, son argent. En 1939, aux premiers jours de la guerre, un de ses amis est inquiet pour son fils qui n'est pas rentré d'une croisière dans l'Empire Français à laquelle il participe comme lauréat du Concours général ; les bureaux de la Compagnie transatlantique ne répondent pas aux appels du téléphone. À peine mis au courant, l'abbé est déjà au volant de sa voiture et, sans même rentrer chez lui, file à Bordeaux pour obtenir sur place les renseignements souhaités. Innombrables sont chez lui les traits de ce genre ! Et ce n'était pas simple passion d'automobiliste ! Quand, sous l'occupation, il n'a plus que son vélo, il l'enfourche et pédale du même cœur qu'il actionnait le démarreur de sa voiture. Que de nouveaux motifs de rouler et de s'exténuer ; il faut ravitailler les amis de la ville et, d'autre part, il utilise en faveur des paysans de ses paroisses ses nombreuses relations : toile à bluter, ficelle pour les moissons, sulfate pour les vignes, pièces de machines agricoles, écrémeuses ; sur la route de Tours ou de Châtellerault on le rencontre perpétuellement courbé sur son guidon et traînant, empilé sur son porte-bagage, tout un petit bazar.

6 La ligne de démarcation.

Un passeur n'avait nul besoin de réclame pour s'attirer une clientèle. D'un bout à l'autre de la fameuse ligne, un flot incessant de voyageurs déferlait chaque jour, cherchant avidement une fissure à travers la digue, certains auraient pu sans dommage rester tranquillement chez eux ; mais à côté de ceux-ci qui venaient poussés par des motifs souvent bien futiles, que de réelles misères ! Familles disloquées, prisonniers évadés, Juifs traqués, deuils, maladies, affaires urgentes et graves... Comme l'abbé Péan avait taillé dans la ligne non pas une fissure mais plusieurs brèches et qui ne se refermaient pas, on devine si son presbytère devint rapidement un centre d'attraction pour ceux qui soupiraient vers la zone libre. Presque journalièrement,

isolés ou par groupes, il s'en présentait. Il fallait les recevoir, les entendre, les héberger, les nourrir pendant plusieurs jours parfois, et beaucoup étaient sans ressources. Certains manquaient d'éducation et même de délicatesse ; d'autres ne savaient pas se tenir tranquilles et attiraient dangereusement l'attention. En outre, on devait se méfier, reconnaître et éconduire les suspects qui venaient pour espionner et surprendre l'abbé en flagrant délit.

Que de travail, que d'embarras, que d'ennuis pour les parents de M. le curé ! Sa charge à lui était écrasante ! Rappelons-nous qu'il a toujours ses trois paroisses, que son ministère reste aussi lourd et qu'il n'a plus qu'une bicyclette pour ses déplacements. Ses journées ne lui appartiennent guère et, quand il rentre chez lui, peut-il, dans son presbytère encombré, trouver un instant de vraie tranquillité ? La nuit vient ; ce n'est pas l'heure du repos mais des expéditions sur la ligne. Il s'agit de partir pour de longues randonnées dans les ténèbres, par de mauvais chemins et souvent à travers champs ; à chaque instant, on risque de se heurter à une patrouille ou d'essuyer un coup de feu. Souvent, c'est le froid ou la pluie : on est trempé, on patauge dans la boue. Arrivé sur la ligne, le guide doit explorer le terrain, attendre de longs moments l'instant favorable, rallier ses protégés, les conduire lui-même à travers la zone dangereuse et quand on traîne tout un groupe dans l'obscurité et le silence, parmi les prés, les bois et les cultures, il n'est pas surprenant que l'un ou l'autre s'égaré : difficiles recherches, et fatigantes, et risquées. Que d'histoires pittoresques, dramatiques et émouvantes aurait pu nous conter l'abbé Péan sur ces passages de la ligne. Nous ne les entendrons jamais, hélas ! Mais M. Goupille, vétérinaire à La Haye-Descartes, nous a communiqué le récit d'une de ces multiples aventures à laquelle un jour il fut mêlé. Ce simple fait nous permettra d'entrevoir la somme inouïe de fatigues et de dangers que notre ami rencontra dans son modeste rôle de passeur et l'héroïsme, le mot n'est pas trop fort, qu'il déploya pour y rester fidèle, sans défaillance, pendant plus de deux ans.

« En février 1943, un soir à dix heures, nous sommes réveillés par des coups bruyamment frappés dans notre porte. Nous habitons à ce moment au Grand-Pressigny où nous étions encore protégés par la ligne de démarcation des menaces de la Gestapo. Aussi, quand nous ouvrimus, nous ne fûmes guère surpris de voir devant nous M. l'abbé Péan. Il faisait une nuit froide, mais brumeuse, éclairée par une lune haute et forte traversant des nuages très bas.

- on ne vous a donc pas fait la commission ! Je vous ai téléphoné à six heures à l'hôtel !
- Je suis grippé ! je suis rentré à cinq heures et ne sais rien de ce qui a pu arriver pour moi en ville.
- Il faut venir au Bois-Robert chercher un Américain.
- Mais je suis terriblement grippé !
- C'est secondaire ! L'homme a une balle dans la jambe, je n'ai pas de moyen de transport pour l'amener chez vous où il passera quelques jours.
- Mais je n'ai pas d'essence pour sortir ma voiture ! Je n'ai qu'une moto...
- N'est-ce pas suffisant ?

Il fallut obéir et pendant que je me préparais, il nous expliqua la situation. Il avait amené, ce soir, de Sepmes, en voiture, un aviateur américain évadé d'Allemagne. Celui-ci était descendu seul en gare de Port-de-Piles et, tout simplement, avait demandé au buffet, chez Botté, où il pourrait passer la ligne. À l'accent avec lequel la question était posée, devinant tout de suite à qui elle avait affaire, Mme Botté avait aussitôt conseillé de s'adresser au curé de Draché : dans toute la région, il était quasi de notoriété publique que, lorsqu'on était en butte aux poursuites des Allemands pour quelque motif que ce soit et qu'on avait besoin d'un asile ou de passer la ligne, l'abbé Péan était là pour s'occuper de vous.

Reçu à la cure de Draché, caché chez Mme la Comtesse de Poix, à La Roche-Ploquin, pour quelques jours de repos, l'Américain avait été transporté par M. Rancien, de Sepmes, à proximité de la ligne, qu'on lui avait fait traverser ensuite dans un tombereau conduit par Mlle Baumard. Maintenant, il était à Bois-Robert à nous attendre.

De mon logis à Bois-Robert, il y avait douze bons kilomètres, par des chemins encore très mauvais, mais qui, à l'époque, étaient effroyables, parsemés de trous et de pierres roulant sous l'effet du gel. L'abbé me demanda de le remorquer. Dans la nuit glacée, sans lumière, une main tenant le guidon, l'autre la corde attachée à la moto, à allure réduite certes mais risquant à chaque instant une chute grave, il fit, tiré ainsi, ses douze kilomètres.

À onze heures et demie nous étions arrivés. Après avoir attaché la jambe du blessé à la pédale de la moto, je reprenais le chemin du retour. L'abbé repartit dans le noir, à travers la ligne, pour rentrer chez lui et revenir, sans doute, le soir même, faisant ainsi, le plus souvent à pied, quarante kilomètres dans la nuit pour sauver des prisonniers évadés, des Juifs et tous les parias du monde. »

7 La guerre secrète.

« Résister et nuire à l'occupant par tous les moyens », tel était le programme que l'abbé Péan, à peine libéré, se fixait au début de 1941. Nous savons qu'il tint parole. Mais lorsqu'il s'agit de retracer dans le détail son activité au sein de la Résistance, nous sommes embarrassés, les renseignements précis nous manquent presque totalement. « L'abbé Péan parle trop ! » disions-nous sous l'occupation, et maintenant nous regrettons au contraire son silence et sa trop grande réserve. Et c'est vrai qu'il n'était guère prudent ; il ne dissimulait ni ses convictions ni ses espoirs ; en privé, en public, partout, en chaire même, il se déchaînait contre les Allemands et la collaboration avec toute sa passion et toutes les richesses d'un vocabulaire abondant, énergique et hautement coloré. C'était impétuosité naturelle, c'était plus encore désir d'éclairer et de convaincre et donc d'agir. Ainsi, en effet, que l'a noté un de ses camarades de combat « à l'encontre de nombreuses gens qui se disaient « résistants », et dont l'activité ne se bornait qu'à des parlottes politiques, lui ne parlait pas, il agissait » ; mais, par contraste, quelle discrétion totale sur son travail ou ses aventures de résistant et les missions qui lui étaient confiées. Jamais un mot ne lui échappait, même avec ses amis les plus intimes et les plus sûrs. « Il était extrêmement discret, ne disait jamais que le nécessaire, écrit une de celles qui ont travaillé sous ses ordres ; je n'aurais jamais osé poser une question ne se rapportant pas à ce que j'avais à faire ». Et une autre : « Henri, comme nous l'appelions dans le Réseau, n'était pas de ceux qui racontent leurs exploits au premier petit agent de rencontre ».

Aussi l'on comprendra l'embarras du biographe et particulièrement si l'on pense que la plupart de ceux qui furent comme chefs ou subordonnés, associés aux activités de l'abbé et pourraient, seuls, suppléer à son silence, sont ou inconnus ou dispersés, ou, surtout, morts. Autour de lui, en effet, en dehors des Rancien, Cathelin, du docteur Massot, de Mme de Poix et de M. Goupille, que de victimes. Morte, Mme de Saint-Venant, un de ses chefs directs qui dirigeait le Réseau Marie-Odile. Mort, Abel Sellier, postier à La Celle-Saint-Avant, une de ses aides pour les parachutages. Mort, Raymond Civel, secrétaire de mairie qui lui fournissait des titres d'alimentation pour tous ses protégés. Mort, Jean Michau, fermier à Draché, qui abrita son poste émetteur et l'aida si souvent pour les passages clandestins de la ligne...



Plaque posée sur la mairie de Draché.

Il avait commencé par héberger et camoufler des aviateurs alliés et, ayant réussi à établir des filières, il veillait à leur rapatriement par l'Espagne. Le chef d'un de ces réseaux d'évasion confiait à un agent en revenant d'un premier voyage à Draché : « j'ai « contacté » un abbé. C'est l'homme le plus épatant que j'ai vu depuis que je suis en France ». Cet enthousiasme était éprouvé par tous ceux qui approchaient l'abbé et le voyaient au travail. Aussi les charges et les missions viennent rapidement pour lui plus nombreuses et plus importantes. M. Rabine les résume en une énumération impressionnante : le camouflage des réfractaires du S.T.O. (années 1942-1943), l'organisation en août-septembre-octobre 1943 du maquis de résistance, l'établissement de fausses cartes d'identité et la distribution aux réfractaires des cartes d'alimentation, la recherche des terrains propices aux parachutages d'armes, la mise au point de ces parachutages avec toutes les difficultés et les dangers qui en découlaient. Que sais-je encore ?

Le même témoin ajoute une anecdote où se manifeste, une fois de plus, le grand cœur et le courage de notre ami :

« En novembre 1943, M. Mathis, plombier à Châtellerauld, fut arrêté pour résistance par la Gestapo et interné à Poitiers. Martyrisé durant de nombreux interrogatoires, il n'avoua rien et simula la folie. Les Boches se laissèrent prendre au piège et le transférèrent à l'hôpital de Tours d'où, crevant le plafond de sa chambre, il s'évada par les toits et chercha refuge chez un de ses fournisseurs. Furieux, les Allemands bloquèrent immédiatement les sorties de Tours et vérifièrent l'identité de toutes les personnes quittant la ville par route ou voie ferrée. Le fournisseur eut peur. Dès le lendemain, sur les conseils de M. Mathis, il alla chercher de l'aide auprès de M. Lambert, directeur d'école à Châtellerauld. M. Lambert vint me voir. L'abbé Péan était chez moi ; il ne connaissait ni M. Mathis, ni M. Lambert. Les faits à peine exposés, il déclara spontanément : « C'est bien, j'irai moi-même le chercher ». Effectivement, le lendemain, il remplissait la mission et l'automobile de Marius Saint-Aubin qui de Tours à Draché, transporta l'évadé, eut la chance de franchir sans encombre les barrages. »

« Pour l'abbé Péan, écrit Mlle Ginette Fabre, le mot fatigue n'avait pas de sens. Plus d'une fois, quand je venais prendre ses ordres à Draché, il arrivait dans la nuit, me réveillait et me donnait ses explications de sa voix nette. Je revois encore le curieux tableau que nous devions faire, à la lueur d'une petite lampe, lui, le chef, en soutane, donnant ses ordres à un agent en pyjama et imperméable. Pour me réveiller, il me donnait des cigarettes parachutées... Puis il

me congédiait avec son bon sourire et un rapide signe de croix. Quand je partais au petit matin, je l'entendais qui déjà faisait résonner l'harmonium de sa petite église. Ce n'est que peu de temps avant son arrestation que j'ai su que l'abbé s'occupait aussi et principalement de parachutages. Il avait reçu un message attendu de Londres : « Francine est un garçon, Roselyne est une fille », et ne put me cacher son soulagement et sa joie. À ma demande, il me promit ce jour-là, de me faire participer au prochain parachutage et vous pouvez imaginer combien cette marque de confiance m'avait remplie de fierté. Mais, une semaine après, j'étais hors de jeu. »

Nous ne saurions donc exagérer l'ampleur et l'importance du rôle tenu par l'héroïque curé au plus fort de la lutte clandestine puisqu'un autre témoin bien informé a pu écrire, évoquant son arrestation : « Avec lui disparaissait un merveilleux mouvement de résistance et tout dans la région était désorganisé. »

Mais le plus éloquent et le plus beau témoignage sur sa valeur et son activité ne serait-il pas, en définitive, ce cri de rage échappé à un chef de la Gestapo, le 8 mars 1944, au cours d'un interrogatoire de M. Rabine qui nous l'a transmis : « l'abbé Péan, un dangereux bandit. »

8 Trahi.

Février 1944 ! La lutte est maintenant âpre et terrible ; la Gestapo multiplie arrestations et coups de filet. Les amis de l'abbé Péan tremblent pour lui. Il dirige toute l'activité résistante de la région ; à un tel poste et, depuis si longtemps qu'il combat en première ligne, c'est une chose incroyable qu'il n'ait jamais été inquiété. Maintes fois, nous l'avons supplié de se mettre à l'abri. À deux ou trois reprises, au moment d'alertes particulièrement sérieuses, il a disparu quelques jours, puis il a repris sans changement son existence. Je le rencontre, pour la dernière fois, chez un ami commun. Nous parlons de débarquement qu'il assure tout proche. Puis brusquement : « Tu sais ce qu'ils ont inventé ? », et il me décrit les dernières tortures que la Gestapo applique au cours des interrogatoires. J'en profite pour lui conseiller la prudence et la fuite. « Oui, dit-il, je dois faire attention, mon ami Rabine vient d'être arrêté et j'ai eu la chance car j'ai failli coucher chez lui ce jour-là. Mais ne te tourmentes pas, je me débrouillerai. »

Si courageux qu'il fut, il ne faisait pas de la témérité une vertu et, traqué, s'efforça d'échapper à la police. « Le samedi qui précéda son arrestation, dit l'abbé Froger, organiste de la cathédrale, je reçus la visite de l'abbé Péan. Tranquille et souriant comme à l'ordinaire, il me fit part des graves menaces qui pesaient sur lui. « Je sens, me dit-il, l'étau se resserrer sur moi. Il me faudrait partir au loin et continuer la lutte dans la clandestinité totale. Je n'ai pas le droit de désertier mes paroisses ; la Gestapo le sait. Je serai donc arrêté dans l'une de mes églises à l'issue de la Messe du dimanche. » Sachant qu'il n'avait pas pour habitude d'exagérer les risques qu'il courait, je lui fis promettre de se chercher un remplaçant pour le lendemain, m'engageant personnellement à assurer le dimanche suivant. Il aurait ainsi le temps de trouver un refuge et d'organiser, d'accord avec les autorités du diocèse, le service de ses paroisses. »

Le péril était grand, en effet : l'abbé était trahi. Un officier français, envoyé près de lui en mission, arrêté par les Allemands, passait des aveux complets et livrait lâchement les noms de ses camarades de combat, sans oublier celui de M. Rabine qu'il venait de rencontrer.

Rabine avait été arrêté dès le 29 janvier. Par une chance rare, pour une erreur orthographique, l'abbé Péan, au 12 février était encore libre.

En quittant l'abbé Froger, comme il l'avait promis, il entreprit plusieurs démarches, au Petit Séminaire notamment, afin d'avoir un remplaçant pour le lendemain. Il s'y prenait malheureusement trop tard ; plus aucun prêtre n'était disponible à Tours. Il ne restait donc plus au pauvre curé qu'à accomplir jusqu'au bout son devoir et à travers le danger une fois de plus. Hélas ! c'était la dernière ! Le lendemain, son arrestation avait lieu exactement dans les conditions prévues et acceptées par lui.

« L'abbé Péan, après avoir sauvé tant de vies humaines, ajoute l'abbé Froger, a offert encore la sienne, en pleine lucidité, pour ceux dont il était responsable devant Dieu. Il a donné en même temps que la preuve du courage la plus héroïque, la plus grande preuve d'amour. »

9 L'arrestation.

En ce dimanche 13 février tout semblait calme ainsi qu'à l'ordinaire. La chance allait-elle sourire encore à celui qui la méritait si bien ?... La matinée s'avancait ; son service touchait à sa fin, il avait terminé sa Messe à la Celle-Saint-Avant ; quelques instants encore et, son ministère accompli, il serait libre enfin de disparaître. Un jeune homme assistait à la messe, Jacques Touzalin, de Château-Renault, déserteur du S.T.O., camouflé dans la campagne ; chargé de rassembler d'autres réfractaires. Il était venu s'entretenir un instant avec l'abbé afin d'obtenir de lui quelques consignes supplémentaires. Je lui cède la parole :

« Après la Messe, je me dirigeais vers la sacristie pour lui parler. Comme il était occupé, j'attendais mon tour. Mais voici que deux types entrent dans l'église sans se décoiffer par la petite porte et pénètrent directement à la sacristie, puis un autre arrive par la grande nef quelques secondes plus tard et entre derrière eux. Un bruit de voiture qui s'arrête ! Je sors et je reconnais la traction noire à roues jaunes. J'aperçois l'abbé Péan déjà dans la voiture, menottes aux mains. J'essaye d'enfourcher mon vélo et de filer, mais deux types m'empoignent, examinent mes papiers et me collent dans la voiture. Celle-ci part immédiatement et s'arrête un kilomètre plus loin où l'attendait la camionnette cellulaire. On y pousse l'abbé entre deux Allemands ; j'essaye de parlementer mais ils m'envoient le rejoindre en me disant : « Tu crois que tu as une gueule de cultivateur ? » J'oubliais de dire que les deux principaux qui nous arrêterent n'étaient pas des Allemands, mais de « bons » Français... Arrivés à Tours, on nous fit descendre et nous attendîmes jusqu'à 14 heures. L'abbé qui tournait la tête se fit interpellé par une grande brute : « Veux-tu regarder le mur, cochon de curé ! » On nous fouilla, puis on emmena l'abbé Péan. Il revint deux heures après, habillé d'un costume civil clair, le visage pâle, les traits tirés, pouvant à peine se tenir debout. Deux Boches qui le soutenaient l'allongèrent sur le parquet et ce fut mon tour. Je revis ce cher abbé, une dernière fois, le lendemain matin, par la porte entrebaillée de sa cellule. À Compiègne, un camarade m'a dit l'avoir croisé à Tours alors qu'il allait à l'hôpital ou en revenait : ce n'était pas un homme, mais une véritable loque... »

10 La mort.

Arrêté le 16 février, M. Goupille eut la surprise, ce jour-là, en route pour la prison de Tours, d'apercevoir près d'un dépôt d'armes découvert à Sepmes, son ami qu'on avait amené là pour une confrontation. De cette rencontre tragique il nous a laissé cet émouvant instantané : « Notre camion était sur la route. Une partie des prisonniers était descendue pour transporter les contenaires. Mon fils et moi, enchaînés ensemble, nous étions restés à nos places. À quelques dix mètres de nous, une camionnette verte et à travers la glace avant, dans l'encadrement de la porte séparant la cabine de l'intérieur de la voiture, je vis la pauvre figure douloureuse de l'abbé Péan. Il était à genoux. Il paraissait livide dans le jour de ce matin brumeux, les épaules couvertes d'une étoffe grise, tête nue, sans lunettes. L'Allemand qui le gardait s'éloigna et je le vis longuement, très longuement, agiter ses mains enchaînées à la hauteur de ses yeux en signe de dénégation. Et j'ai bien compris son message. Ce que ses lèvres ne pouvaient dire tout son pauvre corps meurtri le criait : « non... non... non !... Je n'ai pas parlé. Non, ce n'est pas moi qui ai donné vos noms. Non... je ne parlerai pas !... »

France-Soir du 3 septembre 1945 citait un propos de Clara Knecht, la sadique tortionnaire de la Gestapo, en un jour de vantardise : « C'est moi qui ai "crevé" le curé de Draché ». Qu'en était-il en réalité ? Nous ne savions.



La Celle-Saint-Avant : plaques (en mauvais état..., photo du 8 septembre 2007) posée sur l'église et sur le monument aux morts (avec mention inexacte de mort *en déportation*), au cimetière.

Raymond Civel est mort à Dora-Ellrich le 24 mars 1945. Abel Sellier, déporté à Birkenau puis Buchenwald, a disparu (comme beaucoup d'autres) à l'évacuation de ce camp. Tous deux étaient de Vengeance.

Weiner, lui aussi de la Gestapo, avait déclaré dans sa prison, que l'abbé Péan avait été interrogé par un policier allemand, assisté de Goutcharoff. Celui-ci, questionné à son tour, avait indiqué que l'héroïque abbé avait été tué à la fin d'un interrogatoire par l'Allemand Geissler et que les excès commis par ce dernier avaient ému les Allemands eux-mêmes. Enfin M. Goupille nous apportait un autre témoignage : « Dans le convoi qui partit de la prison de Tours, il y avait avec nous un agent de la Gestapo, un Français, qui avait cessé de plaire à ses maîtres... À Oranienburg, celui-là, nous l'avons interrogé. Je vous répète ses paroles : "Le curé de Draché est mort quelques jours après son arrestation. Je ne sais plus si c'est d'un œil arraché ou d'une pneumonie. Il allait mieux d'une chose, quand l'autre l'a emporté. C'est de sa faute, on ne pouvait le faire parler. " »

Ces renseignements n'étaient pas suffisants pour retrouver la trace de l'abbé. Et voilà, qu'après quatre années d'incertitude, un terme a été fixé à nos interrogations.

Après d'autres aveux récents, qu'il ne nous est pas possible de faire connaître, après une longue et minutieuse enquête, le 26 novembre dernier, une tombe du cimetière La Salle de Tours a été ouverte. Les Allemands avaient déclaré y avoir inhumé Henri Verdier, 42 ans, ouvrier belge, décédé le 28 février 1944, à 9h. 30, à la maison d'arrêt. Ce furent les restes de l'abbé Péan qui, avec certitude, purent être identifiés.

L'abbé Péan, « le curé de Draché », est mort le 28 février 1944, exactement quinze jours après son arrestation, parce qu'il était Français, parce qu'il était prêtre, parce qu'il n'a pas parlé.

11 Son message.

« Ça fait du bien quand on voit la médiocrité actuelle de penser que l'on a connu un abbé Péan ». Cette phrase que j'ai trouvée dans la lettre d'une déportée à son retour de Ravensbrück ou d'Auschwitz, c'est sur elle que je veux conclure, car elle exprime un sentiment commun à tous les amis de l'abbé Péan et donne un sens à son sacrifice.

Oui, dans un monde où, de plus en plus, tout s'achète et tout se vend, ça fait bien de penser à celui qui donna tout sans le moindre souci de rien recevoir et mourut, comme il avait vécu, la conscience nette et les mains vides.

Quand on vit dans un monde de plus en plus compromis, ça fait du bien d'évoquer la fière silhouette de celui qui ne sut ni flatter, ni trembler.

Et surtout, lorsqu'on est accablé par la médiocrité, dégoûté des autres et de soi-même, il est plus difficile, au souvenir de celui qui ne capitulait pas, d'abandonner la lutte et l'on ose moins complètement désespérer d'une époque et d'un monde où se rencontrent des hommes tels.

L'action de l'abbé Péan eût-elle été éphémère et sans grande efficacité pratique, il resterait, au moins, pour tous ceux qui l'ont connu ou entendu parler de lui, le réconfort de son exemple, le rayonnement de son grand cœur et de sa charité. Pour nous assurer ce bienfait, il a souffert et il est mort. A-t-il ainsi payé un trop haut prix ? Malgré notre amitié et notre deuil, nous ne voudrions pas le prétendre, nous rappelant surtout que pour un prêtre il n'est pas de plus beau couronnement à son sacerdoce ni de plus digne fin que de s'étendre sur la pierre du sacrifice et de s'offrir en victime pour la paix et le salut de son peuple.

Luynes, décembre 1948.
Abbé Joseph Perret.



La tombe de l'abbé Péan, au cimetière de Draché.
